

@dagp

Pour le droit des artistes

la culture avec
la copie privée

© Euridice Zaituna Kala. © Adagp, Paris, 2020



Je suis l'archive

Euridice Zaituna Kala

du 19.09 au 19.12.2020

Villa Vassilieff

Vernissage : 19.09.2020, 14h - 20h

Petit déjeuner presse : 18.09.2020, à 9h00

En septembre 2020, l'artiste Euridice Zaituna Kala investit l'espace de la Villa Vassilieff avec l'exposition *Je suis l'archive*. Initié à l'occasion de la bourse de recherche ADAGP – Villa Vassilieff, ce projet prend comme point de départ les archives du fonds Marc Vaux conservées au Centre Pompidou. Invitée à consulter cette archive, l'artiste s'y est immergée en partant à la recherche de figures familières, issues de sa mémoire et de ses propres références.

Sur une proposition de Mélanie Bouteloup ; Commissariat de Camille Chenais ;
Comédiens : Salomon Mbala Metila, Lou Justine Moua Nedellec, Louna Philip ; Ingénieure
son : Marion Leyrahoux ; Couturière : Carla Magnier ; Studio d'enregistrement : Time-Line
Factory, Valentin Gueriot ; Régisseur : Romain Grateau

Le projet *Je suis l'archive* d'Euridice Zaituna Kala est soutenu par la bourse ADAGP - Villa Vassilieff, en partenariat avec la Bibliothèque Kandinsky, MNAM-CCI, Centre-Pompidou.

1. Ann Cvetkovich dans Tammy Rae Carlan et Ann Cvetkovich, « Sharing an Archive of Feelings: A Conversation », *Art Journal* 72, n°2 (été 2013), consulté le 26 août 2020 : <http://artjournal.collegeart.org/?p=3960>

2. Ancien charpentier formé à la photographie après une blessure lors de la Première Guerre Mondiale, Marc Vaux commence dans les années 1920 à photographier plus de 6000 artistes – venus de France ainsi que du monde entier – et leurs œuvres dans leurs ateliers de Montparnasse et de Paris, produisant, jusqu'au début des années 1970, plus de 127 000 photographies.

3. Euridice Kala et Lucy Cotter, « Becoming the Archive: A Dialogue with Euridice Kala. » *MaHKUscript: Journal of Fine Art Research*, 2017, 2(1): p.6, consulté le 26 août 2020 : <https://doi.org/10.5334/mjfar.27>

4. Frédéric Worms, « Vivre avec ou sans les images : quelle différence ? » dans Dork Zabunyan (dir.), *Les images manquantes*, Les Carnet du Bal n°3, Paris, Éditions Le Bal, Textuel, CNAP, 2012, p.13

5. Euridice Zaituna Kala, le 29 juillet 2020, conversation avec l'auteure

6. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil 1971, réédition collection « Points Histoire », 1996, p.26

Euridice Zaituna Kala est l'archive. L'archive se cache dans les pores de sa peau, dans les méandres de sa mémoire, dans les souvenirs de ses rencontres, lectures, voyages. Invitée par l'ADAGP, la Villa Vassilieff et la Bibliothèque Kandinsky à travailler à partir du fonds Marc Vaux², Euridice Zaituna Kala est devenue l'archive. Elle s'y est immergée en partant à la recherche de figures familières, issues de sa mémoire et de ses propres références. *Joséphine Baker, James Baldwin, Getulio Mario Kala (son père)...* Devenir l'archive, c'est choisir de recueillir des éléments, non pas selon un critère de pertinence historique, mais selon ses propres affects, les trier, les interpréter. C'est reprendre le pouvoir, celui d'écrire une histoire en dehors des normes imposées par les institutions. C'est y réintroduire des zones géographiques, des personnes qui en avait été délibérément exclues. C'est conférer une visibilité à des sujets réels mais oubliés par les récits hégémoniques. « *Je suis devenue cet autre pouvoir qui pouvait mettre en lumière ce que je voulais et la façon dont je voulais le présenter, indépendamment de la manière dont cela avait été établi dans les archives existantes*³. » En s'insérant, avec toute sa subjectivité et les personnages qui peuplent sa sphère intime, dans les interstices de cette archive, l'artiste souhaite proposer une autre manière de raconter l'histoire, en la rendant plurielle, personnelle, parfois même déviante.

En parcourant le fonds Marc Vaux, elle s'est arrêtée sur certaines photographies : un portrait de la modèle noire Aïcha Goblet, des dessins de Jean de Botton représentant Joséphine Baker, deux portraits de modèles noires dévêtues aux noms inconnus. L'artiste s'attache à ces corps familiers qui reflètent le sien, à leur présence, mais également à leur absence des archives à partir desquelles s'écrit une certaine histoire de l'art moderne monolithique. Plutôt que de reproduire ces photographies, elle crée un espace narratif pour mettre en valeur ces personnages qui furent figés et cristallisés dans des images, pris au piège dans des projections et fantasmes imposés par d'autres.

Euridice Zaituna Kala s'est également intéressée aux images manquantes, absentes, à celles qui ont disparu, à celles qui n'ont jamais été prises par Marc Vaux, à celles, aussi, que nous n'avons pas (encore) (re)trouvées. À qui manque ces images ? Comment viennent-elles à manquer ? Sont-elles ailleurs ? Ailleurs que chez Vaux ? Le fonds Marc Vaux apparaît comme un mastodonte d'archives. Plus de 127 000 photographies, près de 5 000 artistes référencé-e-s, plus de 11 000 boîtes de négatifs sur verre. Habituellement on loue son étendue, son ampleur, sa complétude. Ici, Euridice fait ressortir, que comme toute archive, elle est empreinte de la subjectivité et des conditions matérielles de son créateur. Des figures comme Ernest Mancoba, Gerard Sekoto, James Baldwin ou Katherine Dunham en sont absentes. « *[Il] n'y a pas d'image manquante, si cette image ne manque à quelqu'un*⁴. » Il fallait que ces figures manquent pour que leur absence soit révélée. L'histoire fait le tri. « À Paris », me dit Euridice, « *le tri a été fait en oubliant les corps noirs, ici j'ai l'utopie de créer un équilibre en les réintroduisant dans une archive qui les a délaissés*⁵. »

Selon Paul Veyne, l'histoire est une « connaissance par traces », une « connaissance mutilée⁶ » soumise à la rareté des archives et des sources. Pourtant souvent l'histoire affirme, délimite, hiérarchise, inscrit dans le marbre. Ici, au contraire, l'artiste choisit de faire se déployer l'exposition autour de ses hésitations, doutes, interprétations. Le manque s'éprouve, se donne à voir, à entendre, devient sensible. Il devient également fiction. L'exposition est peuplée de voix qui guident la déambulation des visiteur-riche-s. Cette pièce sonore, écrite par Euridice Zaituna Kala, mélange l'évocation de photographies de Marc Vaux ou d'autres photographes, de figures historiques noires passées par Paris et d'autofiction autour de son expérience de femme noire, mozambicaine, africaine et migrante. Elle est construite selon une narration sensible inspirée du « Royaume d'enfance » de Léopold Sédar Senghor, une image utilisée par le poète pour désigner ses tentatives de recréer, dans ses versets, le paradis perdu de

7. Muriel Rukeyser, phrase écrite à la fin d'une note à la publication initiale d'*U.S.1*, 1938, Éditions Convici/Friede

8. Euridice Zaituna Kala, le 29 juillet 2020, conversation avec l'auteure

son enfance, de retrouver la puissance de l'imaginaire des enfants. Ici, la fiction comble des manques, ceux laissés par les archives qui dessinent une histoire en pointillé. « *La poésie peut prolonger le document*⁷. » Des voix sans corps redonnent la parole aux silencieuses images de Marc Vaux, et nous racontent, nous chuchotent, une histoire où s'entrechoquent les temporalités, les personnages, les continents. Entre le Mozambique et Paris. Entre l'histoire de la famille de l'artiste et celle de Marc Vaux. Entre le passé et le présent. S'y mêlent, aussi, des réflexions sur la difficulté d'accéder aux archives, de les approprier, de s'y sentir légitime.

Des sculptures et interventions plastiques accompagnent les voix qui résonnent dans l'exposition. Le white cube n'est plus blanc, il se remplit de lumières colorées. Dans l'espace, un matériau prédomine, le verre. Le travail du verre permet à Euridice Zaituna Kala d'entretenir un rapport presque physique avec l'archive de Vaux en se réappropriant le matériau même de la création des images : les négatifs de l'appareil à chambre de Marc Vaux sont fixés sur des plaques de verres. Sur des morceaux de verres de forme rectangulaire évoquant celles de cette archive, l'artiste grave, dessine ses propres images, souvenirs, comme pour compléter l'archive, y fixer les corps qui en ont été exclus. Mais elle choisit de travailler le verre avec des matériaux qui s'effacent ou s'estompent, mettant en avant la fragilité de nos archives et de nos tentatives d'y apposer nos traces, nos histoires. Le verre lui-même transpire cette fragilité, combien de négatifs perdus par accident, chute ?

Ailleurs, des silhouettes en verre évoquent, en creux, la présence de corps noirs nus : celui d'une modèle dont l'image fut prise par Vaux, celui d'un enfant immortalisé par Ricardo Rangel, celui d'un homme sculpté par Max Le Verrier, photographié par Vaux. Ces personnes dont les noms ne nous sont pas parvenus, sont évoquées, et non exposées dans l'espace, leurs silhouettes devenues transparentes rendent la forme de leurs corps presque illisible. Comme des présences en négatifs. À travers ces sculptures, l'artiste souhaite questionner l'appropriation des corps noirs par la représentation : comment réintégrer dans l'histoire des corps dont les images n'existent qu'à travers le regard de l'autre ? Comment redonner à ces corps le contrôle sur leur droit à l'image et leur permettre une pudeur que la photographie leur a enlevée ? Ici, il ne s'agit pas tant de se réapproprier leur histoire, que d'affirmer leur existence. Plus loin, des silhouettes de la ceinture de bananes de Joséphine Baker et du profil de la modèle noire Aïcha Goblet sont découpées dans du dibond miroir. Ces femmes sur lesquelles se sont cristallisés les fantasmes occidentaux deviennent ici miroir, et renvoient aux visiteur·rice·s leurs propres reflets, symboles de toutes les projections et attentes que nous avons, depuis les années 1920, imposées à ces corps.

Euridice me dit souvent qu'elle conçoit cette exposition comme une danse, une danse avec Marc Vaux où chaque partenaire, à tour de rôle, guide l'autre. Cette danse se déroule dans un espace poreux où les archives et l'artiste s'influencent mutuellement. L'artiste est marquée par des photographies qu'elle questionne ensuite dans son oeuvre, l'archive est marquée par le regard portée sur elle par l'artiste, qui influence à son tour la vision des visiteur·rice·s. Les regards laissent des traces sur les choses regardées. Le patrimoine, les archives ne sont pas des espaces clos, finis, il-elles sont fait·es pour être questionné·es, approprié·es, (re)travaillé·es. À leur tour, les visiteur·rice·s sont invité·e·s à devenir l'archive, à construire et réécrire leur propre histoire. « *Je suis l'archive, vous êtes l'archive*⁸. »

Camille Chenais

Euridice Zaituna Kala est une artiste mozambicaine basée à Paris. Son travail artistique s'intéresse aux métamorphoses culturelles et historiques, à ses manipulations et ses adaptations. L'artiste cherche à mettre en lumière la multiplicité des périodes historiques et des relations sociales au sein du continent africain qui est au cœur de ses réflexions. Ces récits se déroulent dans des espaces de départs, de rencontres... sous la forme d'installations, de performances, d'images et de livres.

Euridice Zaituna Kala a été formée à la photographie à la Market Photo Workshop (MPW-2012) à Johannesburg. Elle a participé à de nombreuses expositions collectives dont la 1ère édition de la Triennale de Stellenbosh (2020), la seconde édition de la Lagos Biennial (2019), *Hubert Fichte : Love and Ethnology* à la Haus der Kulturen der Welt, Berlin (2019-2020), la 14e *Fellbach Triennial for Small Sculpture: 40,000 – A Museum of Curiosity* (2019), *Le pouvoir du dedans*, La Galerie, Noisy-le-Sec (2018), *Mistake! Mistake! Said the Rooster... and stepped down from the Duck*, Lumiar Cité, Lisbonne (2017), *Infecting the City*, Cape Town (2017) et *(Co)Habitar*, Casa da America Latina, Lisbonne (2017). Elle a présenté de nombreuses performances dont *Mackandal Turns into a Butterfly: a love potion*, La Galerie, Noisy-le-Sec (2018) et *Euridice Kala Shows and Doesn't Tell*, galerie Saint-Séverin, Paris (2018). Elle a été nominée pour le prix SAM Art Projects (2018) et le prix du talent contemporain de Fondation François Schneider (2018).

Elle est également la fondatrice et co-organisatrice de e.a.s.t. (Ephemeral Archival Station), un laboratoire et une plate-forme pour des projets de recherche artistique à long terme, établis en 2017.

Euridice Zaituna Kala. *Will see you in december...* Tomorrow. Installation, techniques mixtes, dimensions variables, Museo di arte, Maputo, Mozambique, 2014.
Image : Euridice Kala. © Adagp, Paris, 2020





Euridice Zaituna Kala, *I have changed in every way, way of it - #2*, Bois divers, miroirs, peintures, citron, 180 x 60 cm, 2018 - Cac-La Galerie, Noisy-le-Sec, Velvet, Thrones, Love. Image : Pierre Antoine © Adagp, Paris, 2020



Euridice Zaituna Kala, *Trees as Medicines*, Installation de 3 panneaux d'affichage LED, Résidences Internationales d'artistes MAGOP, Cajarc, France, 2018. Image : Yohann Gozare © Adagp, Paris, 2020

L'ADAGP et la Villa Vassilieff, liées par des vocations communes – travailler au plus près des artistes et mettre en valeur le patrimoine visuel – ont créé une bourse de recherche visant à développer le travail d'un.e artiste sur la circulation et la reproduction des images.

En lien avec un programme de recherche développé autour du **fonds photographique de Marc Vaux** conservé au Centre Pompidou, cette bourse de recherche permet à des artistes d'entreprendre la production d'œuvres nouvelles dans un contexte favorable à la dissémination des savoirs. Ce programme est conçu comme une plateforme de recherche artistique dédiée à l'expérimentation de modèles non-linéaires de production et de distribution des savoirs entre chercheur.euse.s, artistes, tissu associatif, institutions culturelles et le large public.

Cette bourse de recherche est destinée à permettre à un.e artiste de développer un travail sur une durée de plusieurs mois (allant jusqu'à 12 mois) **autour des questions de représentation, de production et de circulation des images**. Ces réflexions peuvent s'inscrire dans le champ de l'art (relecture des histoires de l'art, exploration de parcours de vie ignorés et marginalisés, réflexion sur la fabrication même des images, ...) mais aussi dans le champ plus large de la production d'images dans un monde saturé d'informations (politiques, économiques, scientifiques, journalistiques, ...).

À PROPOS DE MARC VAUX

Ancien charpentier formé à la photographie suite à une blessure lors de la Première Guerre mondiale, Marc Vaux commence dans les années 1920 à photographier plus de 6000 artistes – venu.e.s de France ainsi que du monde entier – et leurs œuvres dans leurs ateliers de Montparnasse et de Paris, produisant, jusqu'au début des années 1970, plus de 127 000 photographies. L'étude de ce fonds, conservé aujourd'hui au Centre Pompidou et dont la numérisation vient de s'achever, permet d'élaborer un portrait de Paris comme foyer de création au langage hybride et transnational, nourri d'histoires individuelles ou d'engagements politiques et artistiques trop souvent fondus dans la linéarité des récits officiels d'une modernité homogène.

À PROPOS DE L'ADAGP

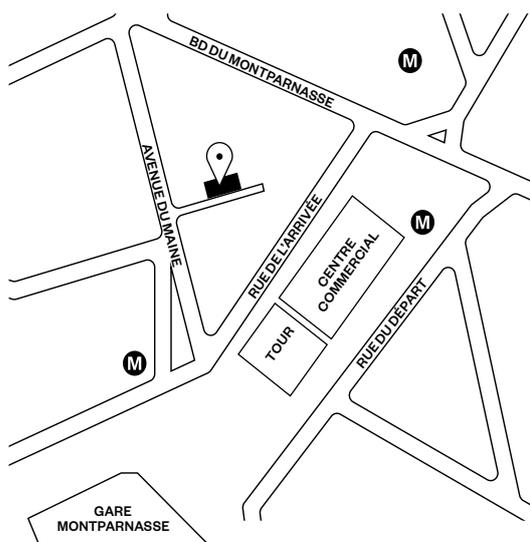
Fondée en 1953 par des artistes, l'ADAGP représente plus de 190 000 auteurs dans le monde, dans toutes les disciplines des arts visuels : peinture, sculpture, photographie, design, BD, street art, art vidéo, art numérique, architecture... Au cœur d'un réseau international de 50 sociétés sœurs, l'ADAGP perçoit et répartit les droits des artistes, les protège et se bat pour l'amélioration du droit d'auteur. Elle est aujourd'hui la première des sociétés d'auteurs des arts visuels au monde.

L'ADAGP encourage la scène créative en initiant et/ou en soutenant financièrement des projets propres à valoriser les arts visuels et à en assurer la promotion à l'échelle nationale et internationale.

À PROPOS DE LA VILLA VASSILIEFF

Bétonsalon est une organisation à but non-lucratif établie en 2003. Elle gère deux sites d'activités : Bétonsalon - Centre d'art et de recherche et la Villa Vassilieff, deux établissements culturels de la Ville de Paris, labellisés Centre d'art contemporain d'intérêt national par le ministère de la Culture.

La Villa Vassilieff, située à Montparnasse dans le quinzième arrondissement, entend renouer avec son histoire d'ancien atelier en invitant des artistes et chercheurs à poser un regard contemporain sur ce patrimoine. La programmation de la Villa Vassilieff est dédiée à des ressources peu explorées et vise à réécrire et diversifier les histoires de l'art. Depuis 2016, la Villa Vassilieff mène un programme de résidence qui accompagne chaque année quatre artistes, chercheurs ou commissaires internationaux.



BÉTONSALON
CENTRE D'ART
ET DE RECHERCHE
VILLA VASSILIEFF

Villa Vassilieff

21 av. du Maine 75015 Paris

tél. : +33.1.43.25.88.32

info@villavassilieff.net

Entrée libre du mercredi au samedi de 11h à 19h

Les visites de groupe sont gratuites, sur inscription.

Toutes les activités proposées à la Villa Vassilieff sont gratuites.

Accès :

Métro lignes 4, 6, 12 et 13 : Montparnasse - Bienvenüe
(Sortie 2 - Place Bienvenüe)

Retrouvez toute la programmation de
la Villa Vassilieff sur les réseaux sociaux:



Bétonsalon – Centre d'art et de recherche et la Villa Vassilieff bénéficient du soutien de la Ville de Paris, de la direction régionale des Affaires culturelles d'Île-de-France – ministère de la Culture, de la Région Île-de-France et de l'Université Paris Diderot.

Bétonsalon – Centre d'art et de recherche et la Villa Vassilieff sont membres de d.c.a. / association française de développement des centres d'art, de Tram, réseau art contemporain Paris / Île-de-France et de Arts en résidence - Réseau National.

Bétonsalon – Centre d'art et de recherche et la Villa Vassilieff sont des établissements culturels de la Ville de Paris et sont labellisés Centre d'art contemporain d'intérêt national par le ministère de la Culture.



Île de France



Centre Pompidou

TIME-LINE

Plein Soleil
L'art des centres
d'art contemporain
2009

d.c.a

TRAM

ARTS EN
RÉSIDENCE
- RÉSEAU
NATIONAL

Contact presse Villa Vassilieff :

Amélie Coutures
Chargée de la communication et
du développement des publics
Villa Vassilieff

tél. +33.1.43.25.88.32
ameliecoutures@villavassilieff.net

Contact presse ADAGP :

Marlène Chalvin
Responsable
communication
ADAGP

tel. +33.1.73.79.56.41
marlene.chalvin@adagp.fr